

L'APPARTEMENT INTÉRIEUR DE MARIE-ANTOINETTE



SOMMAIRE

Communiqué de presse	p. 4
« Un parcours qui soulève mille interrogations entre étiquette et intimité »	p. 7
« La précieuse illusion d'entrer dans un lieu que la reine vient de quitter »	p. 9

UN APPARTEMENT SINGULIER p. 10

LE PREMIER ÉTAGE, ÉCRIN DES ARTS DÉCORATIFS FRANÇAIS p. 13

Le cabinet de la Méridienne	p. 14
La bibliothèque	p. 16
Le cabinet doré	p. 17

LE DEUXIÈME ÉTAGE, DÉAMBULATION AU CŒUR DE L'INTIMITÉ DE MARIE-ANTOINETTE p. 21

Le cabinet du Billard	p. 23
La salle à manger	p. 23
Le boudoir	p. 25
Les pièces des Premières femmes et pièces de service	p. 26
Le cabinet des laques	p. 29
Les pièces du « Service », dites « Fersen »	p. 30
6 questions à Hélène Delalex	p. 32

LES SAVOIR-FAIRE EXCEPTIONNELS p. 37

Le triomphe de la toile de Jouy	p. 38
Le travail de restauration des ateliers du Château	p. 40
Le mécène	p. 41

POUR ALLER PLUS LOIN p. 43

Des visites guidées	p. 44
Le Versailles de Marie-Antoinette	p. 45
Publications	p. 47
Le Musée de la Toile de Jouy	p. 48

CONTACTS PRESSE

Hélène Dalifard, Violaine Solari, Elodie Mariani,
Barnabé Chalmin

01 30 83 75 21 - presse@chateauversailles.fr
chateauversailles.fr/presse

RÉOUVERTURE DE L'APPARTEMENT INTÉRIEUR DE MARIE-ANTOINETTE

Versailles, le 19 juin 2023
Communiqué de presse

À partir du 27 juin 2023, le château de Versailles propose au public de redécouvrir un ensemble de pièces parmi les plus secrètes de l'ancienne résidence royale : les cabinets intérieurs de la Reine. Le résultat de plusieurs années de recherches et de restauration permet aujourd'hui de retrouver la cohérence et la richesse d'un espace éminemment féminin se déployant sur deux étages du Château.

Derrière les lambris dorés et les tentures de soierie du grand appartement de la Reine se cache, sur deux étages, un ensemble de pièces aux dimensions modestes et dont les fenêtres donnent sur de petites cours intérieures. Il s'agit du petit appartement de la Reine, que Marie-Antoinette commença à aménager à partir de 1774.

LE CABINET DE LA MÉRIDienne, LA BIBLIOTHÈQUE ET LE CABINET DORÉ

Le premier étage de ces espaces personnels comporte des pièces qui étaient réservées à l'usage de la souveraine. **Un cabinet dit « de la Méridienne »** – nommé ainsi en raison de l'ottomane placée dans une alcôve garnie de glaces au teint – fut aménagé en 1781 pour Marie-Antoinette. Cette pièce présente l'un des décors les plus précieux du Château, rappelant la félicité du couple royal au moment de la naissance de leur premier fils. Un long travail de recherche mené par la conservation a permis la restitution du dernier état textile de couleur lilas aux différents tons de vert qui ornait la pièce sous Marie-Antoinette.

La bibliothèque adjacente, récemment restaurée elle aussi, présente un décor d'une grande finesse, datant également de 1781 : dorures en deux tons, portes dissimulées par de fausses reliures et ingénieuses étagères soutenues par des crémaillères signent cette singulière pièce. Les restaurations du cabinet de la Méridienne et de la bibliothèque ont été rendues possibles grâce à un mécénat de la Société des Amis de Versailles.

Ensuite se trouve le grand cabinet intérieur ou cabinet doré. Marie-Antoinette y fit tendre en 1779 une soierie d'une richesse prodigieuse au décor de fleurs, arabesques et médaillons dorés, remplacée en 1784 par un nouveau décor de boiseries sculptées inspirées par l'égyptomanie naissante. Ce décor donna dès lors le nom de « Cabinet doré » à la pièce, qui a bénéficié il y a quelques années d'une restauration complète.

LE SECOND ÉTAGE, UN AIR DE LIBERTÉ

Juste au-dessus du premier étage, la reine aménagea, dès 1774, un ensemble de petites pièces réservées à son usage ainsi qu'à celui de ses premières femmes de chambre et à son service. Les deux étages étaient reliés par de petits escaliers, dont celui dit « du Billard », situé derrière l'alcôve de la Grande Chambre de la Reine. Après une longue recherche archivistique sur l'usage et la hiérarchie de ces pièces ainsi que sur la toile de Jouy originale et sa production à cette époque, l'ensemble de ces pièces a été restauré, pourvu d'un nouveau décor textile et remeublé.



Le cabinet de la Méridienne © Château de Versailles, T. Garnier

Le public est invité à découvrir un nouvel aménagement évoquant la vie intime de Marie-Antoinette. Les espaces se composent ainsi : deux pièces « à la Reine », c'est-à-dire une **salle à manger** et un **boudoir**, un **cabinet du Billard** (un jeu dont la cour raffolait depuis Louis XIV) devenu salon de compagnie, **trois pièces dévolues aux Premières femmes de chambre et trois pièces pour le service**. La restitution des toiles de Jouy, élément central du réaménagement du deuxième étage, a été réalisée pour la plupart selon la technique traditionnelle au cadre plat, mettant en valeur la préservation des métiers d'art, grâce au mécénat de compétence et au savoir-faire de la Maison Pierre Frey. Ainsi, les pièces à la Reine seront par exemple décorées de la toile au Grand Ananas, l'une des plus belles productions de la Manufacture de Jouy au XVIII^e siècle.

Ces pièces seront remeublées avec de nouvelles acquisitions et un ensemble de meubles et d'objets d'art restaurés et regarnis. Chaque espace évoque un pan de vie de la souveraine : **Madame Campan**, sa Première femme de chambre, **son entourage** notamment les princesses de Chimay et de Lamballe, **la famille royale et enfin sa relation de grande proximité avec ses enfants**. Une pièce présente des échantillons de textiles du XVIII^e de ces cabinets, et une dernière pièce est dédiée au souvenir de la souveraine.



Cabinet du Billard © Chateau de Versailles, T. Garnier

MARIE-ANTOINETTE ET SON BESOIN D'INTIMITÉ

Peu de temps après son arrivée à Versailles en 1770, Marie-Antoinette prit possession de l'appartement de Marie Leszczyńska au premier étage ainsi que de quelques cabinets privés situés au revers. Audacieuse, d'un goût très sûr et consciente de son rang d'archiduchesse d'Autriche et de future reine de France, elle ordonna très tôt des travaux d'embellissement. Ses exigences et son impatience attirèrent même la désapprobation du Premier architecte du roi, Ange-Jacques Gabriel.

Ces multiples aménagements, qui se poursuivirent à un rythme croissant, trahissaient aussi le besoin d'intimité d'une jeune femme vive et naturellement encline à l'indépendance. Dans ces cabinets, véritable lieu de vie de la reine, à l'accès contrôlé, Marie-Antoinette se reposait des fatigues de la cour et recevait ses enfants et un cercle d'amis choisis.

Jusqu'en 1788, elle n'aura de cesse de transformer, étendre, aménager, enjoliver ses cabinets, le décor étant sa vraie passion. Elle fit donner à ces pièces un ameublement des plus élégants, témoin de l'harmonie et de la perfection des arts décoratifs français à la fin de l'Ancien Régime.



Jeanne-Louise-Henriette Genest, Madame Campan, Joseph Boze, © RMN-GP (Chateau de Versailles) © F. Raux



Coffret serre-bijoux, Martin Carlin, 1770 © RMN-Grand Palais (Chateau de Versailles) G. Blot

PROGRAMMATION EXCEPTIONNELLE DU 27 JUIN AU 9 JUILLET

Durant deux semaines, le chateau de Versailles proposera à ses visiteurs **12 visites guidées par jour** pour découvrir l'appartement intérieur de la reine restauré et remeublé.

Information et réservation : chateauversailles.fr



«UN PARCOURS QUI SOULÈVE MILLE INTERROGATIONS ENTRE ÉTIQUETTE ET INTIMITÉ»

Lorsque l'on est dans la Chambre de la Reine toute d'or et de scintillements, on ne remarque pas cette porte cachée dans la tenture, derrière l'immense serre-bijoux. Elle est pourtant mythique cette porte, pour s'être ouverte sur les bonheurs de la vie de Marie-Antoinette et sur son destin tragique. C'est par cette porte que la Reine échappe à la colère des révolutionnaires le 6 octobre 1789. Elle ne reviendra jamais à Versailles où s'arrête ce jour-là la monarchie dont quelques pièces dérobées illustrent les codes et les paradoxes. C'est par cette porte en effet que pendant quelques brèves années – à peine dix ans – Marie-Antoinette s'écarte de la Cour et croit se préserver de ses jugements et de ses rumeurs.

Joie de vivre, mal de vivre... Le premier étage nous transporte dans les rêves de la Reine. Les langueurs d'une jeune mère dans le cabinet de la Méridienne; dans la bibliothèque adjacente, les livres dont on lui faisait lecture mais dont l'éclectisme ne nous éclaire guère sur ses goûts réels; le cabinet doré où en tendant l'oreille, on croirait percevoir quelques notes de la musique de Gluck, son maître.

Il a fallu l'opiniâtreté des conservateurs du château de Versailles, pendant de longues années, pour nous rendre cette image parfaite et retisser pour nous les liens entre vie publique et vie privée de la Reine. Mais c'est peut-être au deuxième étage qui se dévoile aujourd'hui à nos yeux, que le sentiment est plus fort encore de pénétrer davantage dans l'intimité de Marie-Antoinette où seules quelques amies et son proche entourage étaient admis. Ces pièces si petites qu'on ne peut les découvrir que par groupes de dix personnes, respirent la légèreté. Encore une fois, les conservateurs parviennent, par leurs choix attentifs aux détails les plus mineurs, à rendre à ces pièces leur cohérence – mais l'on pourrait dire que c'est leur expertise – et bien plus encore leur atmosphère – et c'est là l'expression de leur passion. Cette passion, ils la partagent avec les artisans qui ont accompagné cette restauration. Les toiles de Jouy restituées par le savoir-faire et le généreux mécénat de la Maison Pierre Frey évoquent le goût de Marie-Antoinette pour le décor et semblent « imprégnées » de son esprit du moment, impatient à dicter la mode.

Ces appartements sont le rendez-vous des meubles et objets d'art acquis sans relâche ces dernières années, et des métiers d'art à l'honneur dans les époustouflantes dorures et passementeries.

Ils ouvrent à nos visiteurs, portés par les mots de leur guide, une nouvelle évocation de la vie de Marie-Antoinette. Un parcours qui soulève mille interrogations entre étiquette et intimité. Ce parcours a son miroir dans les jardins du Petit Trianon au Hameau de la Reine en passant par le théâtre de la Reine.

Ils méritent chacun, et à eux seuls, une visite à Versailles.

Catherine Pégard
Présidente de l'Établissement public
du château, du musée et du domaine national de Versailles



« LA PRÉCIEUSE ILLUSION D'ENTRER DANS UN LIEU QUE LA REINE VIENT DE QUITTER »

L'espace privé de la reine Marie-Antoinette, bien protégé au cœur de la machine versaillaise, est à la fois l'objet le plus passionnant pour qui s'intéresse aux derniers feux de la monarchie, et la chose la plus difficile à restituer. C'est bien de restitution qu'il s'agit puisque cet univers d'un raffinement absolu avait en grande partie disparu et, pour compliquer la tâche, a laissé très peu de traces dans les archives. Un travail de longue haleine a permis, en recoupant plans, mémoires de fournisseurs, commandes et papiers divers, de se former une idée fiable de l'apparence de ces appartements, de ces « cabinets intérieurs » dont le seul nom excite l'imagination. La récompense espérée est que le visiteur aura la précieuse illusion d'entrer dans un lieu que la reine vient de quitter.

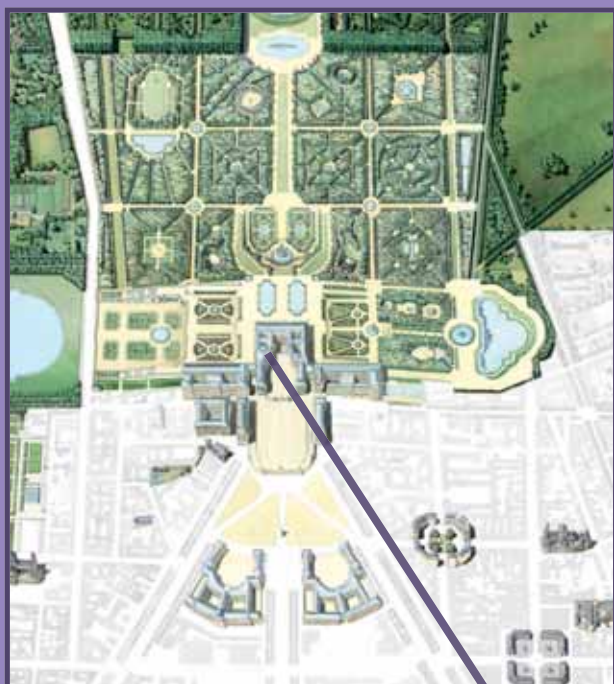
Le premier étage est depuis longtemps familier aux connaisseurs de Versailles, parce que la distribution des pièces y a moins souffert et que plusieurs décors insignes y ont subsisté. Ce n'est pourtant qu'en 2003 que le grand cabinet intérieur, ou cabinet doré, a été ameu­blé dans l'état somptueux dans lequel on le voit aujourd'hui. La bibliothèque a été restaurée en 2020, révélant la sophistication de ses équipements et de ses boiseries dorées en deux couleurs, et continuant de se remplir au compte-gouttes, au fil des acquisitions, d'ouvrages aux armes de la reine. Quant au cabinet de la Méridienne, le plus émouvant et sans doute le plus beau, avec son décor tout dédié au repos, à l'amour et à la maternité, il a fait l'objet d'une grande restauration architecturale en 2015, puis d'un ambitieux programme de restitution de son dernier meuble d'été, à fond lilas ou violet selon les sources, avec son broché à semis de fleurs et sa passementerie. Il offre d'ores et déjà un aspect merveilleux, plus séduisant que le modeste meuble de grenadière bleue de la restitution précédente. Il reste une phase à réaliser, celle de la broderie qui doit orner les sièges, le sofa et ses coussins. Les extraordinaires motifs arabesques de ces broderies sont heureusement connus, des éléments ayant été photographiés avant leur destruction en Allemagne pendant la Deuxième Guerre mondiale.

Le deuxième étage, quant à lui, représente le degré ultime de ce refuge de calme et de simplicité dont la reine avait besoin. Une première présentation inaugurée en 2008 avait recréé le salon du Billard et donné une première évocation des toiles de Jouy imprimées qui ornaient l'appartement, avec leurs grands motifs de « fleurs étranges ». Les recherches effectuées depuis ont permis de rétablir la hiérarchie des décors des pièces « à la Reine » et de celles de ses « femmes », tout en repérant des motifs tirés des archives du musée de la toile de Jouy et de plusieurs autres fonds, correspondant avec précision aux dates de livraison. Enfin l'ameublement a été considérablement enrichi, à la faveur de belles acquisitions récentes et de nombreuses restaurations. Désormais cet étage joue pleinement son rôle d'évocation de la personnalité, du goût et du mode de vie de la souveraine, sa visite devient incontournable.

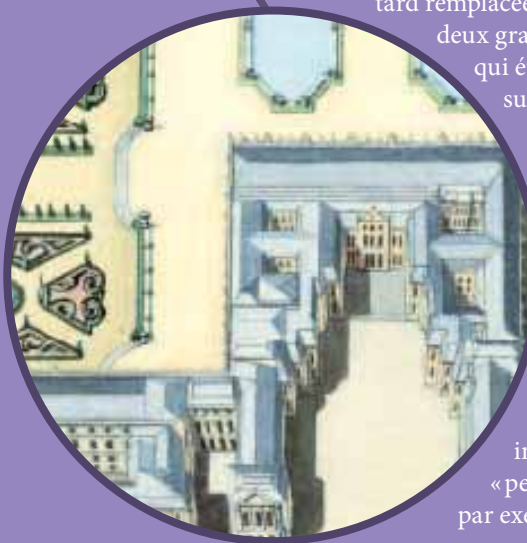
Laurent Salomé

Directeur du musée national
des châteaux de Versailles et de Trianon

UN APPARTEMENT SINGULIER



EMPLACEMENT DE
L'APPARTEMENT INTÉRIEUR
DE LA REINE, AUTOUR DES
COURS DE LA REINE ET DU
DAUPHIN



GRANDS ET PETITS APPARTEMENTS AU CŒUR DE LA MÉCANIQUE DE COUR

Louis XIV entreprit dès 1661 de grands travaux dans le relais de chasse de son père et entendait, dans un premier temps, transformer cette modeste construction en un château de plaisance, en dehors de Paris. Loin encore de toute idée de faire de Versailles le centre du pouvoir royal, Louis XIV ne lésina pourtant pas sur les travaux d'agrandissement et d'embellissement de ce palais devenu sa nouvelle passion. Versailles s'agrandit donc, et se dut d'abriter des espaces pouvant satisfaire aux exigences de l'étiquette. En effet, la cour devait vivre au rythme immuable de la journée de Louis XIV. Ainsi, du lever du roi à son coucher, chacun à la cour, et même n'importe qui en France selon le duc de Saint-Simon, était en mesure de dire ce que faisait le roi à telle heure de la journée.

Cette vie publique nécessitait donc des appartements d'apparat où se déroulaient les différentes cérémonies de la journée du roi et de la reine. Pour accueillir ces appartements de Versailles, Louis XIV demanda donc dès 1661 à l'architecte Louis Le Vau de mener de grands travaux visant à enserrer du côté des jardins au sud, à l'ouest et au nord le château de son père, tout en conservant sa cour intérieure donnant à l'est. Cette « enveloppe » d'inspiration italienne annonçait déjà le Versailles que nous connaissons aujourd'hui. Une terrasse au premier étage ouvrant sur les jardins – plus tard remplacée par la galerie des Glaces – joignait les deux grands appartements du roi et de la reine qui étaient distribués du côté nord et du côté sud.

Si les deux appartements royaux étaient dévolus à la vie publique des souverains, ces derniers disposaient aussi d'espaces privés loin de la foule qui affluait quotidiennement au Château. Ces pièces, placées en parallèle des grands appartements, formaient des ensembles appelés en fonction des usages « cabinets intérieurs », « appartements intérieurs » ou « petits appartements ». Louis XIV y exposa par exemple ses collections de tableaux.

LES APPARTEMENTS DE LA REINE

L'appartement intérieur de la reine Marie-Thérèse se composait de cinq pièces donnant sur la cour de marbre et sur une grande cour intérieure, dite « de la Reine ». On dispose aujourd'hui de très peu d'information sur le décor de ces pièces, mais l'on sait que Marie-Thérèse les réservait à un usage familial.

Entre sa mort en 1683 et l'arrivée de la dauphine Marie-Anne de Bavière en 1688, l'appartement resta inoccupé. Mais cette dernière mourut prématurément en 1690 et la nouvelle dauphine Marie-Adélaïde de Savoie, mère de Louis XV et duchesse de Bourgogne, prit possession de ces espaces jusqu'à sa mort en 1712.

L'appartement resta à nouveau inoccupé jusqu'en 1725 lorsque Marie Leszczyńska, épouse de Louis XV, arriva à Versailles. Aucune modification n'était intervenue depuis la mort de la duchesse de Bourgogne.

Ce n'est qu'en 1728 que les premiers réaménagements significatifs intervinrent. Ils se succédèrent par phases jusqu'en 1748. Marie Leszczyńska récupéra notamment l'ancien appartement du duc de Bourgogne, mort en 1712 à quelques semaines d'intervalle de la mort de son épouse. Cette adjonction augmenta la superficie des cabinets intérieurs de la reine et les cabinets purent peu à peu être agrandis et voir leurs usages évoluer. On aménagea notamment une Petite Galerie qui deviendra cabinet des Chinois où la reine accrocha des panneaux d'inspiration asiatique peints de sa main, un cabinet des Bains ou encore un oratoire.

Marie Leszczyńska mourut en 1768 et les grand et petit appartements de la Reine furent à nouveau inoccupés, jusqu'à l'arrivée de la jeune Marie-Antoinette en 1770 à Versailles.

Le premier étage

Les pièces du premier étage, situées au revers du grand appartement, ont toujours été dévolues à l'usage personnel de la souveraine, ou, en l'absence de reine, à celui de la dauphine. Marie-Thérèse et Marie Leszczyńska en firent des usages divers, et l'on y trouva, en fonction des goûts et des occupations de chacune, un oratoire, un cabinet de peinture ou encore une bibliothèque. La reine pouvait aisément passer de la chambre du grand appartement à ses espaces privés.

L'état dans lequel se trouve aujourd'hui cet étage est celui qu'a connu Marie-Antoinette jusqu'en 1789.

Trois escaliers conduisent au second étage : l'escalier du Billard, l'escalier de Fleury et le plus ancien escalier du Château, datant de Louis XIII, l'escalier des Dupes.

Le deuxième étage

Dès son installation dans le grand appartement de la Reine, Marie-Antoinette hâta l'agrandissement de ses espaces personnels dans le Château. En effet, en plus de demander petit à petit le réaménagement du premier étage, elle s'appropriait d'autres cabinets situés au-dessus, et qui étaient auparavant réservés soit aux personnes de son service, soit à celles travaillant au service du roi.

Un important travail de recherche historique et archivistique a permis de comprendre comment était organisé le deuxième étage, et notamment la hiérarchie de ses pièces. À cette recherche historique s'ajoute la minutieuse sélection, parmi plusieurs milliers d'échantillons historiques, des motifs de toile de Jouy telle qu'elle était utilisée sous Marie-Antoinette, afin de retapisser les murs, portières et rideaux ainsi que les sièges tous restaurés à cette occasion.



Vue depuis le 1^{er} étage des cabinets intérieurs
© Château de Versailles, T. Garnier



1^{ER} ÉTAGE LE PREMIER ÉTAGE, ÉCRIN DES ARTS DÉCORATIFS FRANÇAIS

Sous Marie-Antoinette, le premier étage de l'appartement intérieur de la Reine a été aménagé au fil des ans pour atteindre l'état dans lequel il nous est aujourd'hui parvenu.

Exigeante, dotée d'un goût certain, instigatrice autant qu'adepte des modes de l'époque, Marie-Antoinette transforma ses cabinets intérieurs en de véritables écrins où elle put trouver refuge.

Pour ce faire, l'Administration des Bâtiments du Roi fit appel aux meilleurs artisans de France : Pierre Gouthière, bronzier virtuose, signa par exemple les délicats aigles des glaces sans teint de la Méridienne, tandis que les frères Rousseau y sculptèrent les boiseries ainsi que celles de la bibliothèque et du cabinet doré.

Aujourd'hui, le premier étage de l'appartement intérieur de la Reine constitue un témoignage unique du raffinement et de l'excellence des arts décoratifs français à la fin XVIII^e siècle.

1^{ER} ÉTAGE LE CABINET DE LA MÉRIDIENNE

En 1781, à l'occasion de la naissance du futur Dauphin, Marie-Antoinette aménagea un nouveau cabinet, directement placé derrière la chambre du grand appartement de la Reine et remplaçant un ancien escalier. Ce boudoir, qui prit le nom de Méridienne en raison de l'ottomane installée en son alcôve, protégeait l'intimité de Marie-Antoinette, qui tenait à ce que *« le passage de sa chambre à coucher fût commun avec son cabinet et sa bibliothèque pour ne point gêner son service et ne point en être gênée »*.

Cette même année, la Cour était en émoi : la reine était enceinte et l'on espérait la naissance d'un dauphin. Le nouveau cabinet présentait un décor adapté à l'événement à venir : dauphins, aigles de Jupiter et paons de Junon... Tout venait rappeler la naissance d'un héritier et la félicité du couple royal. Cet espoir fut d'ailleurs récompensé : le 22 octobre 1781 naquit Louis-Joseph, soit un mois après la livraison de la pièce.

La création du cabinet fut confiée à Richard Mique, l'architecte favori de la reine. En plus des décors rappelant la naissance du dauphin, d'autres éléments soutenaient le caractère éminemment féminin du lieu : arc de l'Amour au sommet des deux panneaux, guirlandes de fleurs et chutes de roses que viennent interrompre des cœurs transpercés, miroirs à la symbolique vénusienne, etc.

Des irrégularités volontaires témoignent encore aujourd'hui du raffinement et de la qualité des décors des frères Rousseau, sculpteurs ornementalistes ayant laissé quelques uns de leurs plus brillants chefs-d'œuvre à Versailles. Chaque fleur, par exemple, se distingue des autres par des singularités discrètes, au pétale près : aucune duplication mécanique n'est entrée dans la réalisation. Ici, tout est de la main de l'artisan.



Le cabinet de la Méridienne © Château de Versailles, T. Garnier



Détail du cabinet de la Méridienne © Château de Versailles, T. Garnier



Détail de la corniche du cabinet de la Méridienne © Château de Versailles, T. Garnier



Détail du cabinet de la Méridienne © Château de Versailles, T. Garnier

LA RESTITUTION DES TEXTILES

L'histoire du mobilier du cabinet de la Méridienne est complexe. Commandé au Garde-Meuble de la Couronne et réalisé par Georges Jacob, il se composait à l'origine de sept éléments auxquels il faut ajouter l'ottomane. Il ne subsiste de cet ensemble que deux fauteuils acquis par le château de Versailles en 1980. En 1781, pour garnir le mobilier et l'ottomane et confectionner les rideaux du cabinet, le Garde-Meuble de la Couronne avait proposé une « grenadière bleu glacé », c'est-à-dire une soierie simple de couleur bleu clair, que la reine refusa. Une seconde proposition, en 1782, suggéra un « satin brodé en ruban de soie nuée », à nouveau refusé par la reine. Probablement lassée, Marie-Antoinette fit appel à son Garde-Meuble privé vers 1784 - 1785 qui lui proposa un gros de Tours lilas brodé de fleurs, de rinceaux en camaïeu de vert et de chutes de perles très luxueux. La reine accepta ce nouveau textile – ou « meuble » – dont il ne reste quasiment rien aujourd'hui.

Les textiles modernes qui ornaient la Méridienne avant sa restauration récente restituaient plutôt la grenadière bleu glacé. Le choix du château de Versailles a donc été de mener des recherches afin de restituer avec précision les textiles qui avaient été finalement choisis par Marie-Antoinette.

La démarche exigea la confrontation de plusieurs sources. Tout d'abord, des dépouilles du textile d'origine des fauteuils ont été retrouvées sous les garnitures modernes des manchettes d'accotoirs et sur les dossiers extérieurs. Ceux-ci ont été confrontés avec un certain nombre de sources photographiques anciennes dont une partie provient du Kunstgewerbemuseum de Berlin et datent du début du XX^e siècle, en noir et blanc.



Détail de la soierie et de la passementerie du cabinet de la Méridienne
© Château de Versailles, T. Garnier

Une autre confrontation a été menée entre les dépouilles du tissu d'origine et la soierie choisie pour le boudoir de la reine au château de Compiègne, dont le musée de l'Ermitage conserve les couvertures de canapé et de deux dossiers de chaise. Une grande parenté existe entre les soieries de Versailles et de Compiègne où l'on retrouve des similarités évidentes : répertoire décoratif floral, harmonie des couleurs, etc. Seuls diffèrent les dessins des cartouches des fauteuils : on retint vraisemblablement au XVIII^e siècle pour Versailles des chinoiserie répondant aux pékins des accotoirs et des scènes de chasse pour Compiègne.



Paire de fauteuils à la reine, Georges Jacob (ébéniste), Tassinari & Chatel (soyeux), vers 1781 © Château de Versailles, Dist. RMN © C. Fouin



Détail de la soierie du cabinet de la Méridienne © Château de Versailles, T. Garnier

1^{ER} ÉTAGE LA BIBLIOTHÈQUE

En 1779, Marie-Antoinette était déjà reine depuis cinq ans lorsqu'elle demanda un nouvel aménagement de sa bibliothèque. La bibliothèque qu'elle avait fait aménager en 1772 fut dans un premier temps agrandie dans la précipitation, comme en témoigne le dessin du parquet qui épouse encore aujourd'hui les dimensions de la précédente bibliothèque. Puis vint le nouveau décor, plus riche et plus conforme à son rang : il présente des dorures en deux tons de vert et or sur une peinture dite « blanc de roi », c'est-à-dire un gris très pâle. Naturellement, le chiffre de la reine est omniprésent. L'on peut également trouver les armes de France et des aigles bicéphales rappelant les origines habsbourgeoises de Marie-Antoinette.

La nouvelle bibliothèque présente aussi quelques innovations techniques notables : un système unique de crémaillères permet d'ajuster les tablettes accueillant les livres, un poêle rechargeable depuis la terrasse extérieure était dissimulé sous une fenêtre et les lourdes portes en trompe-l'œil sont soutenues par des gonds renforcés et les arêtes des vantaux sont recouvertes de velours afin d'empêcher la poussière d'abîmer les volumes.

Deux ans plus tard, un supplément à cette bibliothèque sera aménagé, pris sur une pièce dévolue à ses femmes de chambre et menant au cabinet doré.



Le supplément de bibliothèque © Château de Versailles, T. Garnier



Vue d'ensemble de la bibliothèque © Château de Versailles, T. Garnier



Détail d'un tiroir de la bibliothèque © Château de Versailles, T. Garnier

1^{ER} ÉTAGE LE CABINET DORÉ



Vue d'ensemble du cabinet doré © Château de Versailles, T. Garnier

L'aile dans laquelle se trouve le cabinet doré est une adjonction de 1699 à l'enveloppe de Le Vau et vient scinder la cour de la Reine, créant ainsi la cour du Dauphin à l'ouest. La construction de cette aile en 1699 avait pour but d'accueillir l'appartement du duc de Bourgogne, père de Louis XV, qui souhaitait se rapprocher de celui de son épouse qui occupait alors le grand appartement de la Reine. La distribution de ces pièces fut modifiée à plusieurs reprises pour Marie Leszczyńska qui y installa notamment un cabinet des bains à partir de 1728.

L'état de cette partie de l'appartement intérieur ne changea guère jusqu'en 1779, lorsque Marie-Antoinette demanda à Richard Mique un nouveau décor pour ce grand cabinet. Afin de profiter du peu de lumière qui parvient dans ces lieux ne donnant que sur d'étroites cours, Mique fit creuser une alcôve qu'il garnit de glaces au teint. Pour orner les murs, l'on fit tisser par Jean Charton, soyeux lyonnais, une somptueuse soierie aux motifs de médaillons dorés et de fleurs d'après des dessins de Jacques Gondouin. Pour meubler ce cabinet, Jean-Henri Riesener, l'illustre ébéniste allemand installé à Paris, livra un ensemble composé de six pièces dont une table, un secrétaire à abattant et une chiffonnière en bibliothèque.

L'impératrice Marie-Thérèse légua en 1781 à Marie-Antoinette sa collection d'objets en laque du Japon, ce qui suscita chez la reine un nouvel engouement et le début d'une collection personnelle. Marie-Antoinette décida d'exposer celle-ci dans son grand cabinet intérieur, mais le décor frais et fleuri des soieries murales s'accordant mal avec la profondeur de l'or et du noir des laques, elle demanda un nouveau décor qui fut livré en 1784. C'est celui que nous connaissons aujourd'hui.

Ce sont les frères Rousseau qui furent sollicités pour réaliser les lambris sculptés peints au blanc de roi et dorés. Le décor est ici antiquisant : sphinges et cassolettes d'où émanent parfums et fumées font écho à l'égyptomanie naissante à cette époque.

Le mobilier fut, quant à lui, remplacé. Riesener livra en 1783 un secrétaire en armoire, une commode et une encoignure. D'un goût très recherché, ces trois pièces de mobilier sont en laque du Japon, précisément pour s'accorder au mieux avec la nouvelle collection d'objets légués par Marie-Thérèse à sa fille. Consoles, guirlandes de fleurs ou de branchages en bronze doré mat ; Riesener signa ici ses plus grands chefs-d'œuvre.



Détail des boiseries du cabinet doré © Château de Versailles, T. Garnier



Boîte en laque du Japon en forme de chien dans le cabinet doré © Château de Versailles, T. Garnier





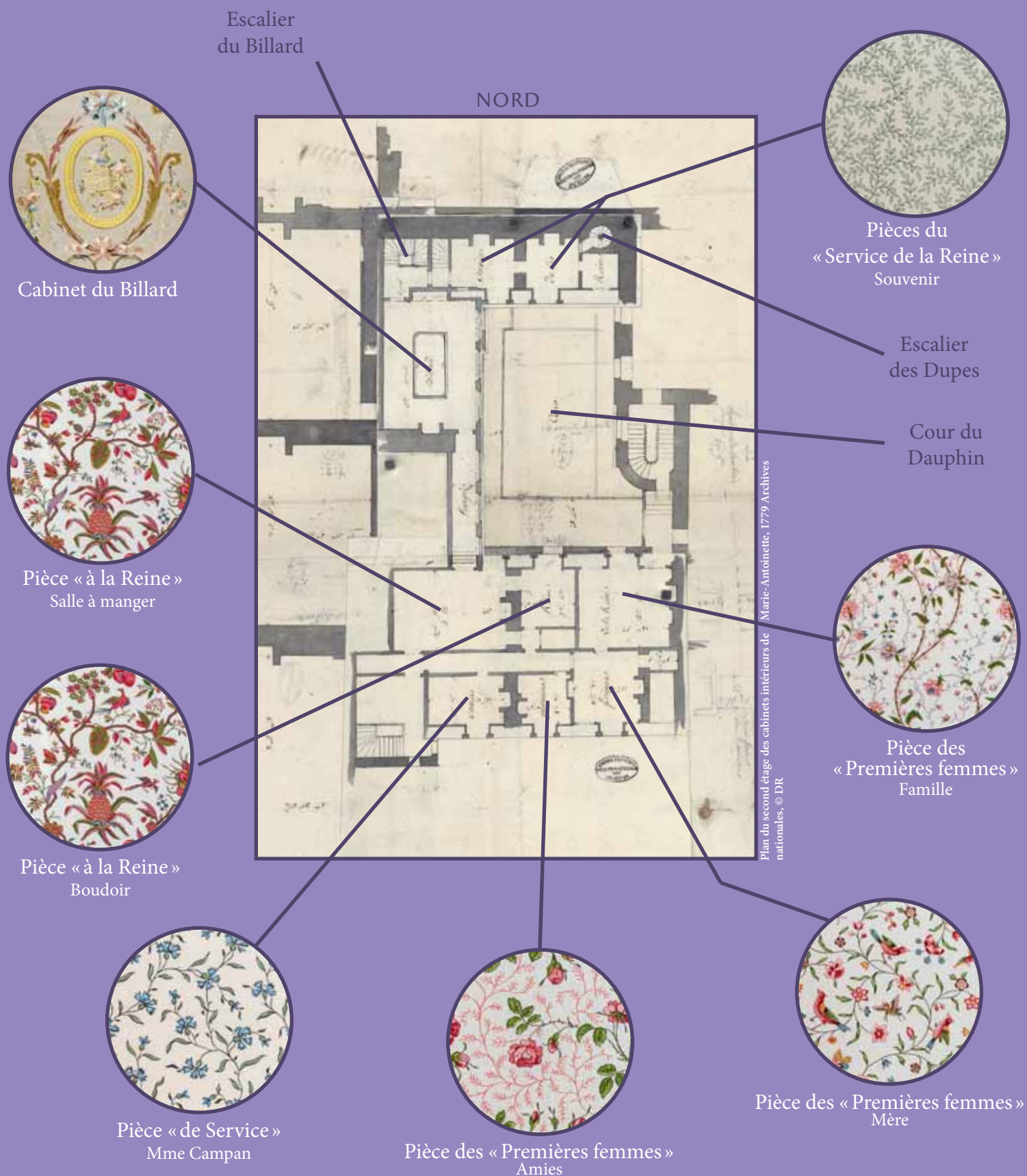


2^E ÉTAGE LE SECOND ÉTAGE, DÉAMBULATION AU CŒUR DE L'INTIMITÉ DE MARIE-ANTOINETTE

En devenant reine en 1774, Marie-Antoinette hâta l'extension de ses espaces personnels dans le Château. Au second étage, elle s'attribua en particulier des pièces auparavant destinées à son service et à celui du roi pour y aménager de nouvelles pièces dévolues à son usage. À partir de 1779, elle y fit notamment installer, côté sud, un cabinet du billard, jeu prisé par la Cour, à l'est une « pièce de retraite » – devenue salle à manger – ainsi que trois pièces réservées à son service, et trois autres aux « Premières femmes », c'est-à-dire à ses Premières femmes de chambre, telle Madame Campan.

Le second étage des cabinets intérieurs de la reine resta longtemps l'un des espaces les moins documentés du Château. Les plans historiques témoignent de l'état antérieur et de premiers aménagements pour la dauphine : pièces pour le premier valet de chambre du roi, bibliothèque pour la dauphine, petite cuisine et terrasses. Un important travail de recherche historique et archivistique mené par la conservation du château de Versailles a ainsi permis, dans un premier temps et en se basant sur les rares plans d'époque décrivant les travaux entrepris à cet étage et dans les entresols, de déterminer la destination de ces espaces transformés par Marie-Antoinette : pièces « à la Reine », à ses « Premières femmes » et à son « Service ». C'est sur cette hiérarchie que s'est établi le choix des textiles. Une recherche a donc ensuite été entreprise dans les fonds conservant des productions de la manufacture royale de Jouy dans les années 1780, en France comme à l'étranger.

PLAN DU SECOND ÉTAGE DES CABINETS INTÉRIEURS DE MARIE-ANTOINETTE EN 1779 DESTINATION ACTUELLE DES PIÈCES



2^E ÉTAGE LE CABINET DU BILLARD

Aménagé en 1779 pour accueillir ce jeu très prisé par la Cour, le cabinet du Billard fut transformé en 1787 en salon de Compagnie. C'est au même moment que l'on installa dans ce nouveau salon la somptueuse soierie commandée initialement par le Garde-Meuble de la Couronne pour le grand cabinet de la Reine en 1779 et dont le décor avait été modifié.

La soierie présente sur les murs de la pièce a pu être restituée dans les années 1990 grâce à un mécénat de Lady Michelham of Hellingly.

À l'occasion de la création de ce nouveau salon en 1787, l'ébéniste Georges Jacob livra à Marie-Antoinette un ensemble mobilier d'une extrême richesse, dont six fauteuils cabriolet et deux canapés. Dispersé en 1793 lors des ventes révolutionnaires et acquis par l'américain Gouverneur Morris, ces deux éléments ont pu être acquis par le château de Versailles en 1983.



Cabinet du Billard © Château de Versailles, T. Garnier



Bergère, François II Foliot, Jacques Gondouin, hêtre sculpté et doré, 1779
© Château de Versailles, Dist. RMN
© C. Fouin

Cette exceptionnelle bergère avait été commandée pour le cabinet doré en 1779 puis montée dans le cabinet du Billard en 1783. L'ébéniste François II Foliot réalisa les bois et c'est Jacques Gondouin, qui en dessina les motifs floraux et les soieries. La bergère a rejoint les collections du château de Versailles en 2019 grâce au legs de Madame Jeanne Heymann.

2^E ÉTAGE LA SALLE À MANGER



L'Ananas, réimpression d'après un motif original conservé au Musée de la Toile de Jouy © Château de Versailles, S. Giles

Un passage au fond du cabinet du billard mène vers la plus grande pièce du second étage. La destination de cette pièce alterna plusieurs fois, de 1781 à 1788 entre salle à manger et pièce de retraite. La toile de Jouy «superfine» restituée aujourd'hui sur les murs et couvrant le mobilier se révèle être un véritable chef-d'œuvre de la manufacture d'Oberkampf. Appelée toile au Grand Ananas, elle représente l'exotique fruit avec d'élégants entrelacs de branchages, de fleurs et d'oiseaux. L'ananas était très prisé à la Cour et par Marie-Antoinette qui en fit accrocher un «portrait» par Jean-Baptiste Oudry dans son cabinet doré. Outre son sujet, cher à la reine, la richesse de son décor et de sa réalisation indique une commande royale, sinon princière.

Dans cette salle à manger est aujourd'hui présentée une partie importante d'un précieux service en porcelaine de Sèvres commandé par Marie-Antoinette en 1784. Finalement offert au roi Gustave III de Suède en guise de cadeau diplomatique lors de sa visite en France, un second service identique fut livré quelques mois plus tard à la reine. Il se composait d'une première catégorie d'assiettes à potage, de terrines, de beurriers et autres moutardiers et d'un service à dessert composé, par exemple, de seaux à rafraîchir les verres et les bouteilles.

Nommé « riche en couleurs et riche en or », ce service présente un décor de différentes variétés de fleurs prises dans des cartouches ou des frises et cernées de perles et de guirlandes de laurier. Le tout est enrichi d'une dorure particulièrement abondante.

Au XVIII^e siècle, la porcelaine fut l'objet d'une certaine émulation entre les membres de la famille royale. Outre la Manufacture royale de Sèvres, placée sous l'égide du roi, chacun des frères de ce dernier pouvait s'enorgueillir de protéger « sa » manufacture à qui était commandée principalement des services en tous genres. Alors que le comte de Provence protégeait une manufacture située à Clignancourt, son frère cadet le comte d'Artois portait plutôt sa préférence à des ateliers du faubourg Saint-Denis. Marie-Antoinette elle-même, outre ses commandes royales passées à Sèvres, avait soutenu l'initiative de la création de la manufacture dite « de la rue Thiroux » à Paris.



Seau crénelé du service « riche en couleurs et riche en or », livré à Marie-Antoinette en 1784, Manufacture de Sèvres, porcelaine
© RMN-GP (Château de Versailles) © F. Raux



Assiette du service « riche en couleurs et riche en or », livré à Marie-Antoinette en 1784, Manufacture de Sèvres, porcelaine
© RMN-GP (Château de Versailles) © F. Raux

Pendule, Jean-Antoine Lépine, vers 1770, ivoire tournée, bronze doré, émail, verre, acier © Château de Versailles, Dist. RMN © C. Fouin



Un rare objet vient également composer le décor de cette salle à manger. Il s'agit d'une pendule en ivoire tourné, placée sur la tablette de cheminée. L'art du tour visait à sculpter une pièce de bois ou d'ivoire mise en rotation sur une machine-outil.

Passe-temps par excellence de

l'aristocratie européenne, Louis XV fut lui-même un tourneur amateur de talent. Il réalisa notamment pour sa fille Adélaïde cette délicate pendule dont il fit une copie qu'il offrit à Marie-Antoinette à l'occasion de son mariage en 1770 et qui est aujourd'hui conservée au musée de l'Ermitage. La restauration récente de cet exceptionnel objet a permis de découvrir quelques imperfections témoignant du travail de la main du monarque.



Table-servante livrée en 1775 par le Garde-Meuble du comte d'Artois, François-Gaspard Teuné, placage de bois de rose; bronze doré; cuivre; marbre blanc © Château de Versailles, Dist. RMN © C. Fouin

2^E ÉTAGE LE BOUDOIR



L'Ananas, réimpression d'après un motif original conservé au Musée de la Toile de Jouy © Château de Versailles / T. Garnier

Derrière la salle à manger se trouve une petite pièce également tendue de toile au Grand Ananas. Y sont présentées les pièces les plus précieuses de la collection.

C'est également dans ce boudoir qu'est présenté un meuble d'une préciosité extrême. Il s'agit d'un serre-bijoux à plaques de porcelaine de Sèvres, réalisé par Martin Carlin et offert à Marie-Antoinette en 1770. Martin Carlin, ébéniste qui s'était notamment spécialisé dans la réalisation de meubles à plaques de porcelaine, est l'auteur des neufs exemplaires de ce type de serre-bijoux aujourd'hui connus dans le monde, tous datés entre 1770 et 1775. Le premier avait été commandé pour Madame Du Barry, puis un second pour Marie-Antoinette, ce qui ne manqua de susciter le désir chez les comtesses de Provence et d'Artois qui furent à leur tour satisfaites en 1773 et 1775.



Serre-bijoux, Martin Carlin (ébéniste), 1770
© RMN-Grand Palais (Château de Versailles)
G. Blot

Marie-Antoinette était certainement attachée à ce meuble qui faisait partie de ceux qu'elle fit venir aux Tuileries à la suite du 6 octobre 1789.

Un charmant médaillon par François-Hubert Drouais représente Marie-Antoinette alors qu'elle était encore jeune dauphine, en 1772. La rareté de cette iconographie s'explique par la difficulté rencontrée à trouver un peintre en France qui sut figer sur toile les traits de la singulière beauté – toute en mouvement – de la dauphine.



Portrait de Marie-Antoinette, François-Hubert Drouais, huile sur toile, 1772 © Château de Versailles, Dist. RMN © C. Fouin

DES ACQUISITIONS D'EXCEPTION PRÉSENTÉES DANS LE BOUDOIR

Une table chiffonnière de l'ébéniste Adam Weisweiler, garnie de deux plaques de porcelaine et livrée vers 1783-84 pour la comtesse de Provence, accompagne le serre-bijoux et témoigne du goût des femmes de la famille royale pour ce type de meuble. L'œuvre a rejoint les collections du château de Versailles en 2022 grâce au legs de Madame Jeanne Heymann.



© Château de Versailles, Dist. RMN
© C. Fouin



© Château de Versailles, Dist. RMN © C. Fouin

Cette paire d'encoignures a été livrée pour Marie-Antoinette en 1770. Elle porte l'estampille de l'ébéniste Martin Carlin qui signe ici une œuvre aux détails raffinés.

De dimensions réduites, elles furent

livrées pour une pièce entresolée, probablement pour les cabinets intérieurs de la future reine. Ces encoignures ont été acquises en 2021 grâce au mécénat de la Fondation La Marck.

2^E ÉTAGE LES PIÈCES DES PREMIÈRES FEMMES ET PIÈCES DE SERVICE

Les six pièces qui composent cette partie du deuxième étage de l'appartement intérieur de Marie-Antoinette sont distribuées par un étroit couloir. L'on peut y accéder en traversant la salle à manger vers le nord.



Réimpression d'après une toile de Jouy dite « aux Barbeaux » conservée au Musée de la Toile de Jouy © Château de Versailles, S. Giles

Au début de ce couloir, sur la droite, se trouve une petite pièce dont la taille dépasse de peu 8 m². Dévolue au service de Marie-Antoinette, elle accueille aujourd'hui **une évocation de Madame Campan** au travers du magistral portrait au pastel réalisé par Joseph Boze.

Henriette Genet, future Madame Campan, naquit en 1752 à Versailles et reçut une éducation lettrée, notamment grâce à son père, commis des Affaires étrangères. Elle devint lectrice des filles cadettes de Louis XV à l'âge de 15 ans. À l'arrivée de Marie-Antoinette en à Versailles en 1770, elle devint sa Seconde femme de chambre puis sa Première femme de chambre en survivance en 1786, fonction qu'elle n'occupa jamais en raison de la Révolution. Après la Révolution, Madame Campan ouvrit une institution renommée où elle éduqua des jeunes filles, dont deux sœurs de Napoléon.



Portrait de Jeanne-Louise-Henriette Genet, Madame Campan, Joseph Boze, pastel, 1786
© RMN-Grand Palais (Château de Versailles)
G. Blot

Jouxtant la précédente se trouve une autre pièce à l'usage des femmes de chambre de la reine et dont les dimensions sont encore plus petites, environ 7 m². Cette pièce évoque **les amies de Marie-Antoinette**, notamment la princesse de Chimay.



Réimpression d'après une toile de Jouy dite « roses et boutons » conservée au musée des Arts décoratifs © Château de Versailles, S. Giles

Née en 1744, Laure-Auguste de Fitz-James est la fille de Charles de Fitz-James, petit-fils du roi Jacques II d'Angleterre et de Victoire Louise Sophie Goyon de Matignon, dame du palais de la reine Marie Leszczyńska puis de la dauphine Marie-Antoinette. Laure-Auguste épousa en 1762 le prince de Chimay et succéda à sa mère auprès de Marie Leszczyńska en 1767.



Une fois devenue reine, Marie-Antoinette la nomma dame d'honneur en remplacement de la comtesse de Noailles qu'elle n'appréciait guère. À cette fonction, la princesse de Chimay supervise l'emploi du temps de la reine, l'escorte aux cérémonies religieuses et publiques tel que le couvert et l'accompagne dans ses jeux et promenades. Elle assiste également la surintendante de la Maison de la Reine – la princesse de Lamballe à partir de 1775 notamment – au lever de la Reine.

La princesse de Chimay avait un tempérament doux et altruiste qui lui attira l'affection de la reine, avec qui elle partageait par ailleurs le goût de la musique et de l'opéra. Exilée pendant la Révolution, elle revint en France et se consacra aux bonnes œuvres avant de s'éteindre en 1814.

Ci-dessus : Portrait de la princesse de Chimay, Louis-Michel Van Loo, 1767
© RMN-Grand Palais (Château de Versailles) J. Schormans



Réimpression d'après une toile de Jouy dite « Fleurs et Oiseaux » conservée au musée des Arts décoratifs © Château de Versailles, S. Giles

La dernière pièce au fond du couloir à droite, également dévolue aux Premières femmes de la reine, ne mesure que 12 m². **Elle évoque Marie-Antoinette en tant que mère.**

Quatre enfants naquirent entre 1778 et 1787 : Marie-Thérèse Charlotte en 1778, Louis-Joseph en 1781, Louis-Charles en 1785 et Sophie-Béatrice qui mourut quelques mois après sa naissance en 1787.

La maternité fut un tournant dans la vie de Marie-Antoinette. Elle s'investit énormément dans le soin et l'éducation apportés à ses enfants, comme le montrent les nombreuses lettres qu'elle adressa à sa mère à ce sujet.

Marie-Thérèse Charlotte (1778 - 1822)

Marie-Thérèse Charlotte, que sa mère surnommait « Mousseline la sérieuse », fut une enfant difficile qui entretenait avec sa mère des rapports compliqués. Orgueilleuse et imbue d'elle-même, la jeune princesse s'opposa à sa mère qui tenta, tant bien que mal, de corriger le caractère de sa fille.

« J'ose confier au tendre cœur de ma chère maman un bonheur que j'ai eu il y a quatre jours. Étant plusieurs personnes dans la chambre de ma fille, je lui ai fait demander par quelqu'un où était sa mère. Cette pauvre petite, sans que personne lui disait mot, m'a souri et est venue me tendre les bras. C'est la première fois qu'elle a marqué me reconnaître. J'avoue que cela m'a fait une très grande joie »

Lettre de Marie-Antoinette à sa mère, 1779

Louis-Joseph (1781 - 1789)

Le dauphin Louis-Joseph naquit en 1781. Très attendu, la naissance de cet héritier fut un profond soulagement pour le couple royal et une grande source de joie pour le royaume.

D'un caractère plus docile que celui de sa grande-sœur, il ne reçut pas tout à fait la même éducation que cette dernière. En effet, étant appelé à régner, son éducation devait être menée selon ce principe fondamental. Malheureusement, en 1786, les premiers signes de la tuberculose se firent sentir chez le jeune Louis-Joseph. Il mourra en juin 1789, au tout début de la Révolution. Sa disparition fut une profonde douleur pour ses parents.

Louis-Charles (1785 - 1795)

Louis-Charles naquit en 1785. C'est sur lui que Marie-Antoinette porta toute son affection après le décès de son grand-frère. D'un caractère facile et aimable, sa mère le surnomma « chou d'amour ». C'est ce dernier fils qui eut le destin le plus tragique : manipulé par les Révolutionnaires qui lui extorquèrent de faux aveux lors du procès de sa mère en 1793, « Louis XVII » termina sa vie à la prison du Temple en 1795.

Un émouvant témoignage des enfants de Louis XVI et Marie-Antoinette est ce charmant portrait de Louis-Charles avec son chien Moufflet, peint à l'aube de la Révolution par Elisabeth Vigée Le Brun. Il s'agit d'une copie de la main de l'artiste : l'original, exposé au Salon



Portrait de Louis-Charles de France, Elisabeth Vigée Le Brun, vers 1789 © Château de Versailles, Dist. RMN © C.Fouin

de 1789, avait été retrouvé par la suite au château de Saint-Cloud puis détruit à la demande et en présence des commissaires du Comité de sûreté générale en 1794.



Coffre à layette en bois et taffetas de soie, 1781
© Château de Versailles, Dist. RMN © C. Fouin

Dans cette pièce est exposé un coffre à layette très rare et récemment restauré. Très probablement offert par la ville de Paris à l'occasion de la naissance de Louis-Joseph en 1781, il est fait de bois et de taffetas de soie peinte et représente des scènes de jeux d'enfants et les chiffres de Marie-Antoinette et de Louis XVI.

La découverte de la maternité transfigura Marie-Antoinette. En 1778, avec la naissance de Marie-Thérèse Charlotte, la jeune femme légère laissa place à une mère assagie et dévouée. La naissance des enfants royaux rapprocha aussi Louis XVI et Marie-Antoinette. Non pas qu'il existât un amour véritable entre les deux, mais la naissance des enfants paracheva la fondation d'une famille unie dans laquelle les parents s'estiment et se respectent.

En face, la dernière pièce dévolue aux Premières femmes évoque la Famille.

Louis XVI, fils du dauphin Louis de France et de Marie-Josèphe de Saxe, naquit en 1754 et fut titré duc de Berry. Il devint dauphin à la mort de son père en 1765, soit quatre ans après la mort de son grand-frère le duc de Bourgogne, survenu quand ce dernier était âgé de seulement dix ans. Deux de ses frères, titrés comte de Provence et comte d'Artois, régnèrent sous la Restauration sous les noms respectifs de Louis XVIII et de Charles X. Enfin, deux des sœurs de Louis XVI atteignirent l'âge adulte: Madame Clotilde et Madame Elisabeth.



Réimpression d'après une toile de Jouy dite «aux œillets bleus et rouges» conservée au musée des Arts décoratifs © Château de Versailles, S. Giles

En 1771 et 1773, les comtes de Provence et d'Artois épousèrent deux sœurs de la maison de Savoie, respectivement Marie-Joséphine-Louise et Marie-Thérèse. Leurs portraits sont présentés dans cette pièce.



Portrait du comte de Provence, attribué à Elisabeth Vigée Le Brun, 1773-1778, huile sur toile © Château de Versailles, Dist. RMN © C. Fouin



Portrait de la comtesse de Provence, d'après Elisabeth Vigée Le Brun, après 1783, huile sur toile © RMN-GP (Château de Versailles) © G. Blot



Portrait du comte d'Artois, d'après Antoine-François Callet, vers 1773-1778, huile sur toile © RMN-GP (Château de Versailles) © G. Blot © F. Raux



Portrait de la comtesse d'Artois, Joseph Ducreux, 1775, huile sur toile, © RMN-GP (Château de Versailles) © G. Blot

Un autre portrait exposé dans cette pièce représente Madame Elisabeth, la plus jeune sœur de Louis XVI. Elle naquit en 1764 au sein d'une famille particulièrement endeuillée par une succession de décès. Faute de prince européen à épouser et par pitié, elle refusa le mariage et consacra sa vie à Dieu dès 1779. Elle devint même coadjutrice de l'abbaye de Remiremont, sans toutefois entrer dans les ordres. Emprisonnée au Temple avec la famille royale en 1792, elle apporta un soutien indéfectible au couple royal lors de la Révolution. Condamnée à mort par un tribunal révolutionnaire, elle fut exécutée en 1794.



Madame Elisabeth jouant de la harpe
Charles Le Clercq, 1783, huile sur toile © Château de Versailles, Dist. RMN © C. Fouin



Portrait de Madame Clotilde, François-Hubert Drouais, 1775, huile sur toile © RMN-GP (Château de Versailles) © D. Arnaudet

Un autre portrait est celui de la plus âgée des belles-sœurs de Marie-Antoinette, Madame Clotilde. Elle naquit en 1759 et fut élevée avec sa sœur. La Cour, qui ne tarissait jamais en méchanceté, la surnommait « Gros Madame » en raison de son embonpoint. Après les mariages de ses deux frères avec les princesses de Savoie, c'est à son tour d'épouser le grand-frère

de ces dernières, l'héritier de la couronne, Charles-Emmanuel IV, en 1775. Le couple régnera sur le royaume à partir de 1796. Madame Clotilde s'éteindra en 1802.



Écuelle à bouillon « aux dauphins », Manufacture de Sèvres, 1782, porcelaine dure © RMN-GP (Château de Versailles) © F. Raux

LE CABINET DES LAQUES

Au cœur des pièces du second étage, jouxtant le boudoir, se trouve la garde-robe de la Reine. C'est ici qu'est présentée, dans un nouvel écrin parfaitement adapté aux conditions de conservation de ces œuvres particulièrement sensibles, une merveilleuse collection d'objets en laque du Japon. En effet, Marie-Antoinette fut l'une des plus importantes collectionneuses de ces objets au XVIII^e siècle. C'est sa mère Marie-Thérèse d'Autriche qui suscita chez elle cette passion en lui offrant à l'occasion de la naissance de sa fille une boîte. Plus tard, Marie-Antoinette recevra en legs de sa mère une cinquantaine de pièces qu'elle ne cessera de compléter par des acquisitions personnelles dans les années 1780.

Ces boîtes, d'un extrême raffinement et d'une grande diversité, pourront être observées pour la première fois en détail.



Boîte, Anonyme Japon, XVIII^e siècle, © RMN-Grand Palais (Château de Versailles) © C. Fouin



Boîte, Anonyme Japon, XVIII^e siècle, © RMN-Grand Palais (Château de Versailles) © T. Ollivier



Boîte en bois et laque, Anonyme Japon, XVIII^e siècle, © RMN-Grand Palais (Château de Versailles) © T. Ollivier

2^E ÉTAGE LES PIÈCES DU «SERVICE», DITES «FERSEN»

À gauche du palier de l'escalier du billard se trouvent deux petites pièces qui, à l'origine, étaient réservées au service du roi puis furent récupérées par Marie-Antoinette pour son propre service. Peu d'informations sur l'usage de ces pièces nous étaient parvenues jusqu'à récemment : tout porte à croire qu'elles ont été réservées au comte de Fersen, ami proche de la Reine. En effet, le comte Axel de Fersen, séduisant officier issu d'une influente famille de l'aristocratie suédoise, rencontra Marie-Antoinette en janvier 1774, lors d'un bal à l'Opéra à Paris. Ce fut le début d'une grande complicité qui alimenta de nombreux fantasmes. Rapidement, la reine l'inclut dans le cercle restreint de ses amis. Les commérages autour d'une supposée liaison entre la reine et Fersen poussèrent ce dernier à s'éloigner de Versailles : il s'engagea dans la guerre d'indépendance américaine en mars 1780. Lorsqu'il en revint en 1783, leur amitié s'affermir encore.



Réimpression d'après une toile de Jouy dite « feuillagée » conservée au musée des Arts décoratifs © Château de Versailles, S. Giles

C'est à cette époque qu'apparaît dans la correspondance du comte de Fersen une destinataire alors inconnue, une certaine *Joséphine*. Bien que nous ne soyons pas en possession de cette correspondance, Fersen tenait méticuleusement un *Brevdiarium*, c'est-à-dire un registre dans lequel il inscrivait les dates, les destinataires et souvent le contenu de ses lettres. En avril 1783, deux missives demandèrent à la mystérieuse *Joséphine* de lui trouver un logement « en haut », sans aucune précision supplémentaire. Le 8 octobre 1783, Fersen demanda à *Joséphine* d'aménager une niche dans son logement afin d'y installer un poêle suédois, très en vogue à l'époque. La découverte aux Archives Nationales d'une lettre d'un inspecteur des Bâtiments du Roi au comte d'Angiviller qui dirigeait à l'époque cette puissante institution, faisant état d'un ordre de la reine demandant d'installer dans de brefs délais un poêle suédois dans ses cabinets d'en haut, aux mêmes dates que celles mentionnées dans le journal de Fersen, confirme la mise à disposition de ces pièces pour Fersen.

Si cette attribution témoigne du lien profond qui les attachait, ces petites pièces mises à sa disposition pendant quelques mois en 1787-1788, lui permettaient avant tout d'attendre entre deux cérémonies, au plus près de la reine.



Réplique du collier dit « de la reine », d'après Paul Bassenge et Charles-Auguste Boehmer, 1960-1963
© Château de Versailles, Dist. RMN
© C. Fouin

Aujourd'hui, ces pièces sont consacrées à la présentation d'objets personnels de la Reine, ainsi qu'à la construction du Souvenir et du culte de la reine qui débuta sous la Restauration. Parmi ces objets, citons la salve (présentoir) offerte à Marie-Antoinette à l'occasion de son mariage dont la restauration a révélé l'extraordinaire qualité de ciselure réalisée à Augsbourg ; une réplique du collier dit « de la reine »,

affaire fameuse dans laquelle, Marie-Antoinette, bien qu'innocente, vit sa réputation s'effondrer.



Plateau utilisé pour présenter les gants, Johann-Wilhelm Dammann et Wilhelm-Michel Rauner (orfèvre), 1769, vermeil © Château de Versailles, Dist. RMN
© C. Fouin

Récemment acquis et restauré par le château de Versailles, ce portrait de Marie-Antoinette à la Conciergerie pendant son emprisonnement, date de 1857. Cette œuvre illustre parfaitement la construction du culte autour de la « Reine martyre »



Marie-Antoinette à la Conciergerie : le *bénédicté*, Charles-Louis Muller, 1857, huile sur panneau © Château de Versailles, S. Giles



6 QUESTIONS À HÉLÈNE DELALEX

Conservatrice du patrimoine, en charge des appartements de Marie-Antoinette

Que nous dit de la personnalité de la reine l'attention qu'elle porta au décor de ses cabinets ?

Créer, ordonner, décorer, embellir, démolir et reconstruire, tout « culbuter » pour reprendre une formule de Mercy-Argenteau, voilà la grande passion de la reine et dans le domaine du décor et de l'aménagement, elle fait preuve d'un goût, d'une assurance et d'une audace extraordinaires. Quelques mois à peine après son arrivée à Versailles, elle ordonne, avec sa toute-puissance infantile et sans même passer par le roi, de grands travaux à Gabriel qui s'en étrangle, refuse et s'en plaint au souverain. Le ton est donné ! Par la suite, cette passion se poursuit de manière croissante et il n'y eut que la Révolution, au fond, pour y mettre un terme. A ce titre, les Comptes des Bâtiments du Roi dessinent d'elle, en creux, un portrait par les lieux, l'un des plus fidèles à mon sens. On la suit modifier à l'infini le petit univers de ses cabinets intérieurs, ordres et contre-ordres se succèdent et elle ordonne mille et un nouveaux agencements pour lesquels il n'y a pas de limite de budget, et encore moins de délai.

Quelles ont été les grandes étapes de ce projet ?

Le premier enjeu fut de comprendre l'organisation et la destination de cette succession de petites pièces longtemps restées méconnues. Cette recherche était un préalable indispensable au choix des textiles. Ensuite, l'étude de sources diverses a permis, comme un jeu de piste, d'en reconstituer le décor et l'ameublement, du moins en 1784, date choisie pour cette restitution car la reine renouvelle tout, tous les trois ans ! Il s'agissait de comprendre par exemple que la salle à manger et le boudoir étaient cette même pièce nommée « Pièce de retraite près le Billard », et donc vouées à être garnies de la même toile. Ce fut ensuite une plongée dans les tous les fonds conservant de la toile de Jouy, principalement en France mais aussi à l'étranger et en ce sens, la collaboration avec le musée de Toronto a été décisive. Enfin, ce fut le chantier proprement dit avec les restitutions textiles, les restaurations et le remeublement. Mais le projet continue car nous venons encore de découvrir sur un inventaire, une indication concernant des embrasses et un cordon de sonnette de passementerie que nous allons réaliser l'année prochaine.

Comment décrire l'engouement de Marie-Antoinette pour ces « indiennes » ?

Cet engouement n'était pas spécifique à Marie-Antoinette, il était absolument général. La reine, toujours « au goût du jour », y souscrit naturellement et la manufacture devint royale en 1783. La production de ces toiles de cotons imprimées (« superfine » pour le meuble de la reine) était beaucoup moins onéreuse que les riches soieries lyonnaises, et surtout beaucoup plus rapides : diffusés par les journaux de mode, le flux continu de nouveaux motifs permettait de s'adonner au goût du moment qui à cette époque était de plus en plus changeant.

Comment avez-vous sélectionné les sept toiles qui décorent aujourd'hui ces pièces ?

Effectivement, dans ce projet c'est bien le choix qui a été le plus difficile ! Il s'est effectué de manière collégiale à partir d'une sélection que j'ai proposée car au final, ce sont plus de 10 000 échantillons qui ont été étudiés et classés, une plongée fascinante dans un univers visuel fait de variations de motifs à l'infini, au point d'en avoir parfois le tournis. Je le disais, le choix s'est effectué en fonction de la destination de chaque pièce et en la matière, le degré de richesse d'une toile découle du nombre de couleurs utilisées. Comme on le voit, toutes ces toiles témoignent de la passion du XVIII^e siècle pour les fleurs où la rose et l'œillet règnent en maître. Quand au Grand Ananas, après sa découverte, le choix s'est imposé d'emblée de manière évidente. Il réunissait de manière quasi miraculeuse tous les critères recherchés : un chef de pièce complet ; ayant conservé ses couleurs d'origine ; daté quasi exactement de l'année recherchée ; d'un niveau royal puisque la toile comporte le nombre extraordinaire de 22 couleurs ; et avec une qualité de blancheur, de luminosité et de délié tout à fait merveilleuse. Chance ultime : le musée de Toronto conservait de son côté la grande, la moyenne et la petite bordure. Il est en effet rarissime de pouvoir restituer la toile avec ses bordures, souvent perdues ou dissociées par le temps. Enfin, cet Ananas, très à la mode à la cour depuis 1733, résonnait parfaitement avec le goût de Marie-Antoinette puisqu'elle choisit le célèbre Ananas du peintre Oudry pour décorer son grand cabinet intérieur, juste au-dessous.

Ces pièces présentent-elles de nouvelles acquisitions ?

Absolument, et pour n'en citer que certaines, les petites encoignures en marqueterie de bois de rose et d'amarante réhaussées de houx vert, réalisées par Martin Carlin et livrées pour les cabinets de la dauphine, d'une proportion parfaite avec la pièce et qui permet de documenter un pan moins connu de la production du célèbre ébéniste, la délicate petite table chiffonnière de Weisweiler, achat personnel de la comtesse de Provence pour son appartement de Versailles, ou encore la bergère de Foliot qui a révélé, après restauration, une finesse de sculpture incomparable. Dans un autre genre, la restauration du tableau représentant Marie-Antoinette à la Conciergerie, entré récemment dans les collections, en a révélé l'extraordinaire qualité.

De nombreuses pièces de mobilier ont également bénéficié d'une restauration. Pourriez-vous nous en parler ?

Des bras de lumière aux encoignures de Riesener en passant par le lé original de Charton, la salve de la reine et jusqu'aux malles, la quasi-totalité des pièces présentées ont été restaurées, ce qui est toujours une occasion de les étudier de près. Les restaurations des bois des sièges de Foliot et de Boulard, ainsi que de deux petites chaises de Jacob auparavant en réserve, ont révélé une peinture originale intacte absolument prodigieuse. Il faut enfin, et surtout, rendre ici hommage au formidable travail d'équipe qui nous a tous réunis au cœur de ce projet passionnant, en particulier aux nombreux artisans d'art, ébénistes, tapissiers, passementiers et restaurateurs de toutes spécialités.



Serre-bijoux, Martin Carlin (ébéniste), 1770 © RMN-Grand Palais (Château de Versailles), G.Blot







| LES SAVOIR-FAIRE EXCEPTIONNELS

Ébénistes, tapissiers, doreurs... Le réaménagement des cabinets intérieurs de Marie-Antoinette a sollicité les artisans d'art du château de Versailles qui ont une nouvelle fois eu l'occasion de démontrer leur virtuosité.

LE TRIOMPHE DE LA TOILE DE JOUY

LA MANUFACTURE DE CHRISTOPHE-PHILIPPE OBERKAMPF

La Toile de Jouy est une étoffe en coton imprimée de différents motifs, figuratifs ou abstraits.

Les premières toiles de coton aux motifs colorés vinrent d'Inde et furent introduites en France à partir de la deuxième moitié du XVII^e siècle par les bateaux de la Compagnie des Indes créée en 1664 par Jean-Baptiste Colbert. À cette époque, le décor des toiles imprimées se constituait essentiellement de fleurs, de feuillages et d'oiseaux colorés. Des échanges d'ambassade entre Louis XIV et le Siam entre 1685 et 1686 participèrent à l'engouement pour ces nouveaux tissus.

Les fabricants européens, ignorants les procédés de coloration orientaux, tentèrent de les imiter à partir de toile de chanvre ou de lin de production nationale ou de toile de coton importée d'Inde. La technique de « mordantage » (la fixation des pigments sur la toile à l'aide de gomme et de sels métalliques) n'étant pas encore connue en Europe, les couleurs s'atténuaient au fur et à mesure des lavages.



Portrait de Christophe-Philippe Oberkampf, François Gérard, vers 1819-1820 © MTDJ

En 1686 en France, les fabricants de laine et de soieries obtinrent de Louis XIV un édit de prohibition qui ordonna à toutes les manufactures de cesser la fabrication d'indiennes. En effet, les industriels, dont les centres étaient en crise à cause de l'importation des toiles, convinquirent le pouvoir de les interdire. Cette

interdiction fut levée en 1759 : les fabricants purent enfin imprimer et importer librement les étoffes.

C'est à ce moment que Christophe-Philippe Oberkampf monta sa propre entreprise. Né en 1738 en Allemagne dans une famille de teinturiers, Oberkampf suivit une formation de graveur puis s'installa à Mulhouse en 1757, puis à Paris l'année suivante en tant que coloriste. En 1760, il installa à Jouy-en-Josas une manufacture d'indiennes qui prit rapidement de l'ampleur et connut un pic d'activité en 1805, avant sa liquidation en 1843.

Pendant plus de 80 ans, la manufacture d'Oberkampf créa plusieurs dizaines de milliers de motifs de toile et employa jusqu'à 1500 personnes. Cette firme familiale incarna parfaitement la transition du mode de production préindustriel à l'usine du XIX^e siècle.

LE PROCÉDÉ DE FABRICATION DE LA TOILE DE JOUY

Trois types d'impression sur indienne furent développés et les trois furent utilisés à la manufacture d'Oberkampf. **La première et plus ancienne était l'impression à la planche de bois.** Elle s'inspirait des techniques orientales et fut utilisée à Jouy entre 1760 et 1770. Il s'agissait d'un bloc composé de plusieurs couches de bois sur lequel le graveur reproduisait en relief le motif à imprimer. Chaque planche ainsi gravée correspondait à autant de bains de teinture différents, une fois les mordants appliqués. Ce travail demandait une grande dextérité.

La seconde technique, développée en Irlande et importée d'Angleterre par Oberkampf en 1770, se faisait à la planche de cuivre. La gravure en creux sur une plaque de cuivre permettait la réalisation de dessins d'une parfaite minutie mais n'autorisait que les impressions monochromes.

Découverte par un écossais en 1783, **la dernière technique dite « au rouleau de cuivre »** fut utilisée à Jouy-en-Josas à partir de 1797 et représentait un gain de productivité sans pareil mais ne permettait que l'impression de motifs répétitifs aux dimensions limitées.

Les étapes de préparation et d'impression de la toile étaient nombreuses et exigeaient l'intervention de différents métiers. **Du premier lavage** pour préparer les toiles livrées brutes à la manufacture au **pinceautage** – c'est-à-dire l'ultime étape au cours de laquelle les détails les plus précis tels que les cheveux sont peints à la main –, en passant par le **bain de racine de garance** qui venait teindre uniformément les toiles, le procédé d'impression de la toile de Jouy témoignait d'un très haut niveau de technicité et d'un savoir-faire unique.



La Manufacture de Jouy, 1807, Jean-Baptiste Huet, huile sur toile © MTDJ

LE GOÛT DE LA FAMILLE ROYALE POUR LA TOILE DE JOUY

La fin de l'Ancien Régime fut marquée par un goût pour la nature, prôné entre autres par Jean-Jacques Rousseau. Aujourd'hui présente dans l'imaginaire collectif comme une toile monochrome représentant des personnages dans des scènes bucoliques, la toile de Jouy présentait, à la fin du XVIII^e siècle, des motifs plus naturels, avec fleurs et fruits exotiques, branchages, feuillages ou oiseaux bigarrés imprimés. Ces toiles dites « Perses » étaient imprimées dans le deuxième tiers du XVIII^e sur des toiles d'une blancheur éclatante, selon le goût français. Ce goût pour la nature ne laissa pas la famille royale indifférente et au premier titre de laquelle Marie-Antoinette. La proximité de la manufacture d'Oberkampf avec Versailles fut l'occasion pour la reine de France d'y conduire ses enfants dans un but pédagogique : au même titre que le Hameau de la Reine enseignait le fonctionnement d'une ferme, la manufacture fut source d'instruction pour les enfants royaux.

Pour décorer le second étage de ses cabinets intérieurs, Marie-Antoinette fit le choix de toile de Jouy pour les murs, les rideaux et les portières, comme le prouvent des bons de commande du Garde-Meuble de la Couronne passés à la manufacture d'Oberkampf.

Si l'on ignore à quels motifs font précisément référence les numéros inscrits sur le bon de commandes, les nombreuses recherches croisées en archives – étude des métrages et des bordures livrées, de la hiérarchie des pièces, des mémoires des fournisseurs, des livraisons de toiles de Jouy pour les cabinets de la reine dans d'autres résidences royales – ont permis de s'approcher au plus près de l'état de 1780 mentionnant la livraison et la pose d'une grande Perse à fond blanc en toile de Jouy superfine accompagnée de grandes, moyennes et petites bordures. Au final, ce sont près de 10 000 échantillons du XVIII^e siècle conservés principalement au musée de la toile de Jouy, au Royal Ontario Museum de Toronto et au Musée des Arts décoratifs de Paris qui ont été patiemment analysés, puis sept d'entre-eux ont été sélectionnés pour être restitués à l'identique selon le savoir-faire traditionnel, grâce à un mécénat de compétence de la Maison Pierre Frey.



Perse, entre 1760 et 1843, imprimé à la planche de bois à la Manufacture Oberkampf © MTDJ



Fleurs et oiseaux sur fond de brindilles, vers 1783, imprimé à la planche de bois à la Manufacture Oberkampf © MTDJ



Bonnes herbes, fin XVIII^e siècle, imprimé à la plaque de cuivre à la Manufacture Oberkampf © MTDJ



Les travaux de la Manufacture, 1784, imprimé à la plaque de cuivre à la Manufacture Oberkampf © MTDJ

LE TRAVAIL DE RESTAURATION DES ATELIERS DU CHÂTEAU

Comme pour les précédents remeublements des appartements du Dauphin ou de Madame Du Barry menés par l'équipe de la conservation, les ateliers muséographiques du château ont été fortement sollicités par le chantier de restitution des cabinets intérieurs de la Reine.

L'atelier d'ébénisterie a été tout particulièrement mobilisé par la restauration de quatre encoignures de Jean-Henri Riesener livrées en 1780 pour le service de la comtesse de Provence. Très encrassés, les bronzes dorés ont été nettoyés, permettant désormais une bonne lecture des détails ornementaux qui se détachent sur le fond de satiné et de bois de rose.

Deux fauteuils réalisés par Georges Jacob provenant de l'ameublement du petit appartement de Marie-Antoinette aux Tuileries ont, eux, vu leur structure entièrement restaurée. Ces sièges sont désormais dotés de châssis de conservation réalisés à la mesure exacte des assises et des dossiers. Ceux-ci sont destinés à recevoir les fixations des garnitures afin de préserver au mieux les feuillures anciennes tout en donnant l'illusion d'une garniture traditionnelle.

Ces fauteuils sont donc ensuite passés entre les mains **des tapissiers du Château** afin de réaliser, sur les châssis modernes, des garnitures adaptées à la forme du XVIII^e siècle des fauteuils. Ceux-ci, tout comme les petites chaises en bois blanc de la salle à manger ainsi que l'écran de cheminée, ont reçu comme couverture le même textile au Grand Ananas que celui couvrant les murs des cabinets intérieurs avec un placement aléatoire des motifs ornementaux, conformément aux usages d'Ancien Régime.

L'atelier de dorure a quant à lui été chargé de la restauration des cadres en bois doré protégeant les tableaux et notamment le cadre du portrait de la Princesse de Chimay ou celui du pastel de Boze représentant Madame Campan.

Au-delà de ces opérations de restauration menées sur les collections, les ateliers ont également collaboré à la réalisation des dispositifs muséographiques comme les socles, les semelles destinées à la fixation des bras de lumière ou encore les supports de présentation des textiles anciens et des objets liés au souvenir de la reine.



© Château de Versailles, S. Giles



© Château de Versailles, S. Giles



© Château de Versailles, S. Giles



© Château de Versailles, S. Giles

| LES MÉCÈNES

LA RESTAURATION DU SECOND ÉTAGE

La restauration du second étage des cabinets intérieurs de la Reine s'inscrit dans un long processus engagé en 1985 avec la reconstruction de cet étage détruit sous Louis-Philippe, puis un premier état de remeublement en 1993 avec le salon du Billard grâce au mécénat de Lady Michelham of Hellingly.

En 2008, une première restitution du décor de toiles imprimées ou « perses » à motifs exotiques, commandées par la Reine à la manufacture royale de Jouy, était réalisée grâce au soutien de Madame Monroq par l'intermédiaire de la Société des Amis de Versailles.

Depuis, des recherches ont permis d'établir la hiérarchie des décors de ces cabinets comprenant les pièces « à la Reine », celles de ses « Premières femmes » de chambre celles du « Service de la Reine ». L'appartement retrouve aujourd'hui son atmosphère singulière, **grâce à un partenariat avec le Musée de la Toile de Jouy, le Musée des Arts décoratifs de Paris et le Royal Ontario Museum de Toronto, et au mécénat de la Maison Pierre Frey, complété par les dons de Monsieur et Madame Mollier.** Lameublement a été repensé et complété par des acquisitions, telles que les deux encoignures de Martin Carlin **offertes par la Fondation La Marck.**

LA MAISON PIERRE FREY

C'est en 2007 que le château de Versailles et la Maison Pierre Frey démarrent une relation au long cours. Entamée lors de l'exposition *Quand Versailles était meublé d'argent*, elle se poursuit en 2008 avec la restauration du Petit Trianon, pour lequel l'éditeur de tissus, approché pour son savoir-faire, a imprimé les tissus décorant les espaces de l'attique.

Aujourd'hui, c'est à titre de mécène que la Maison Pierre Frey est fière de revenir au château de Versailles dans le cadre du réaménagement du deuxième étage des cabinets intérieurs de la Reine.

Pour décorer la salle à manger et le boudoir, et deux autres pièces du service de la Reine, trois motifs ont été choisis par les conservateurs du château dans les

collections du musée des Arts décoratifs et celles du musée de la Toile de Jouy. Le travail de réédition de ces documents d'archives, dans le respect des spécificités techniques et artistiques du XVIII^e siècle, a nécessité de nombreuses étapes et des centaines d'heures de travail : de la décomposition des couleurs, à la gravure des cadres, jusqu'à l'impression traditionnelle au cadre plat en France.

Pas moins de 450 mètres de tissus ont été nécessaires pour réaliser, tentures, rideaux et portières et restituer un décor offrant une réalité plus prégnante aux documents d'époque.

À ces trois étoffes, viennent s'ajouter cinq cotonnades imprimées pour lesquelles Pierre Frey a apporté son expertise textile. C'est donc tout le second étage qui se retrouve drapé d'étoffes restituées dans la plus pure tradition.

Plusieurs raisons expliquent l'engagement de Pierre Frey dans cette réalisation. Tout d'abord, en tant que membre du Comité Colbert, la Maison souhaite faire rayonner le savoir-faire français et transmettre l'Histoire avec un grand H. Réimprimer un textile du XVIII^e siècle participe à la compréhension des espaces et des usages en matière de décoration à travers les âges et permet une meilleure connaissance du fait historique. Elle offre aux institutions et musées un puissant support de médiation culturelle.

De plus, en 1843, lors de la liquidation de la manufacture Oberkampf, célèbre pour ses toiles imprimées mondialement connues sous l'appellation toiles de Jouy, Braquenié se porta acquéreur de nombreux dessins et matériel d'impression et se transforma alors en spécialiste des cotonnades imprimées.

Enfin, une anecdote relatée dans le Mémorial de la manufacture Oberkampf mentionne la visite de Marie-Antoinette à Jouy-en-Josas après qu'Oberkampf a reproduit le motif d'une robe de Perse déchirée. C'est donc naturellement que les conservateurs du château de Versailles choisissent le Musée de la Toile de Jouy et la Maison Braquenié pour remeubler les cabinets intérieurs de Marie-Antoinette.

Une belle façon de perpétuer le rayonnement de la toile de Jouy.





| POUR ALLER PLUS LOIN

Le réaménagement des cabinets intérieurs de Marie-Antoinette s'accompagne d'une riche programmation de visites guidées permettant au visiteur la découverte de tous les lieux où la reine vivait dans la plus pure intimité dans le domaine de Versailles.

DES VISITES GUIDÉES

DÉCOUVRIR LES CABINETS INTÉRIEURS DE LA REINE

Après plusieurs années de recherche et de restauration, le château de Versailles invite le public à redécouvrir les cabinets intérieurs de Marie-Antoinette. Grâce à une programmation en visite guidée, les visiteurs plongeront dans la richesse de ces appartements, véritables témoignages du goût exquis de la Reine.

Une heure chez Marie-Antoinette



Cabinet doré
© Château de Versailles, T.Garnier

À l'occasion de la réouverture des cabinets intérieurs de Marie-Antoinette, le public pourra parcourir de nouveau les espaces d'intimité de la Reine, en une heure, lors de visites inédites, du 27 juin au 9 juillet 2023.

Marie-Antoinette intime

Dès le 13 juillet, les visiteurs découvriront les cabinets intérieurs de Marie-Antoinette, au cours d'une visite originale qui mêlera plaisir des yeux et des papilles. Une visite exceptionnelle de l'Opéra, des appartements privés du Roi et des appartements privés de la Reine sera associée à une pause gourmande : petit-déjeuner ou tea-time en fonction de l'heure de la journée.

Marie-Antoinette en privé



Cabinet de la Méridienne © Château de Versailles,
T.Garnier

Tout au long de l'année, les visiteurs pourront apprécier les meubles précieux, tableaux et objets d'art spécialement choisis par Marie-Antoinette pour ses appartements. Cette visite guidée donnera au public l'occasion de percevoir la passion de la Reine pour la décoration, les arts et la mode, à laquelle elle avait laissé libre cours pour de l'aménagement de ses appartements.



Le Petit Trianon © Château de Versailles, T.Garnier

LE TRIANON DE MARIE-ANTOINETTE

Parallèlement, une programmation de visites guidées à Trianon permettra de redécouvrir ces lieux aménagés pour Marie-Antoinette.

Le Petit Trianon de Marie-Antoinette invite à apprécier le royaume que la Reine, libérée de l'étiquette, se crée au Petit Trianon.

Le Hameau de Marie-Antoinette à Marie-Louise met en valeur le goût des deux femmes pour le charme de la vie champêtre et la rusticité raffinée des chaumières du hameau.

La visite des *Effets scéniques du Théâtre de la Reine* dévoile un des plus beaux théâtres de société d'Europe dissimulé dans la verdure, remarquable par la délicatesse de ses décors miraculeusement conservés que les machinistes font revivre à l'aide de cordes et de poulies le temps de la visite.

INFORMATIONS PRATIQUES :

Visites accessibles sur réservation.
<https://www.chateauversailles.fr/>



Vue du Hameau de la Reine © Château de Versailles, T.Garnier

LE VERSAILLES DE MARIE-ANTOINETTE

LE PETIT APPARTEMENT DE LA REINE

En 1782, Marie-Antoinette récupéra au rez-de-chaussée de la cour de Marbre l'appartement de Madame Sophie et en fit un petit appartement pour elle et ses enfants. Aujourd'hui subsistent de ce lieu deux pièces au raffinement extrême : une chambre, célèbre pour son mobilier dit « à l'étrusque » de Georges Jacob et une salle de bain aux boiseries légèrement bleues rechampies, façon Wedgewood, de blanc évoquant les plaisirs de l'eau.



La chambre du petit appartement de Marie-Antoinette © Château de Versailles, T.Garnier



La salle de bain du petit appartement de Marie-Antoinette © Château de Versailles, T. Garnier

LE PETIT TRIANON ET LE JARDIN ANGLAIS

En 1758, Louis XV envisagea à Trianon la construction d'un petit château au milieu des jardins botaniques qu'il développait depuis une dizaine d'années. Il commanda à Ange-Jacques Gabriel un petit pavillon pour y habiter et y loger une partie de sa suite. Gabriel signa ici un véritable manifeste de l'architecture néoclassique, exemple parfait de la mode « à la grecque » qui se répandait en Europe. Achevé en 1768, le nouveau château est nommé Petit Trianon pour le distinguer du Trianon de marbre, qui prend le nom de Grand Trianon.

En 1774, Marie-Antoinette en prit possession et le Petit Trianon devint rapidement le refuge de la Reine et incarne aujourd'hui peut-être au domaine de Versailles le mieux le caractère et le goût de Marie-Antoinette, au point de lier indeluctablement son nom à celui de son occupante.

Au pied du Petit Trianon, Marie-Antoinette fit aménager en 1777 un jardin à l'anglaise. Richard Mique créa pour la reine un véritable théâtre de verdure comprenant fausses rivières, grottes et petites montagnes. Pour agrémenter ces perspectives, il bâtit des fabriques, c'est-à-dire de petites constructions telles qu'un temple de l'Amour ou un Belvédère. Le tout produisit un jardin à l'imitation parfaite et fantasmée de la nature, cher à Marie-Antoinette qui y recevait un cercle restreint d'amis.



Le Petit Trianon © Château de Versailles, T.Garnier



Le Belvédère du jardin anglais © Château de Versailles, T.Garnier

LE HAMEAU DE LA REINE

À la suite de l'aménagement du jardin anglais, Marie-Antoinette fit à nouveau appel à Richard Mique en 1783 pour étendre davantage son domaine champêtre par la construction d'un village autour d'un nouveau lac. L'architecte dévoué s'exécuta et livra en 1786 un lieu unique, un hameau regroupant des chaumières ayant chacune une fonction : certaines sont vouées à l'agrément et offrent des décors intérieurs raffinés, d'autres sont utilisées pour l'exploitation agricole à proprement dire et enfin une ferme vient compléter, plus en retrait, cet ensemble idyllique. La légende selon laquelle Marie-Antoinette venait y « jouer » à la fermière est tenace. En réalité, le Hameau lui servait en tant que lieu de réception, de promenade et aussi dans un but pédagogique pour l'éducation des enfants royaux.



La tour de Marlborough au Hameau de la Reine © Château de Versailles, T. Garnier



La laiterie de propreté au Hameau de la Reine © Château de Versailles, T. Garnier



Le temple de l'Amour dans le jardin anglais du Petit Trianon © Château de Versailles, T. Garnier

LE THÉÂTRE DE LA REINE

Passionné d'art dramatique, Marie-Antoinette obtint la construction d'un petit théâtre personnel dont les travaux, menés par Richard Mique, s'achevèrent au printemps 1780. Discrètement situé à côté du Petit Trianon dans un bâtiment sobre, le théâtre de la Reine présente un décor en carton-pâte et en trompe-l'œil. Son remarquable plafond est l'œuvre de Jean-Jacques Lagrenée. Restauré en 2001, le théâtre de la Reine est le seul théâtre français du XVIII^e siècle qui dispose d'une machinerie d'origine fonctionnelle.



Le théâtre de la Reine à Trianon © Château de Versailles, T. Garnier



Le théâtre de la Reine à Trianon © Château de Versailles, T. Garnier

| PUBLICATIONS

MARIE-ANTOINETTE, LA LÉGÈRETÉ ET LA CONSTANCE

Hélène Delalex



En s'appuyant sur une iconographie et des archives renouvelées, issues essentiellement des collections de la Bibliothèque nationale de France, des Archives nationales et des œuvres du château de Versailles, Hélène Delalex a entrepris un salutaire retour aux sources et livre une biographie captivante. A travers les documents d'archives, lettres, rapports,

gravures, dessins et manuscrits méconnus ou inédits, l'auteur analyse avec nuance la personnalité de cette reine dissimulée derrière sa légende, s'applique à faire entendre sa voix et, au fil des pages, éclaire d'un jour nouveau les relations qu'elle entretient avec le roi, ses contemporains, le pouvoir, l'opinion, l'administration des Bâtiments du roi, tout en retraçant les événements tragiques de son existence au regard des profondes mutations de la société médiatique issue des Lumières.

Nombre de pages : 312

Prix : 25 €

Marie-Antoinette : la légèreté et la constance

Hélène Delalex

Éditions Perrin

Collection « Bibliothèque des Illustres »

VERSAILLES, UN CHÂTEAU AU FÉMININ

Sous la direction de Flavie Leroux et d'Élodie Vaysse



Réalisé sous la direction de Flavie Leroux et d'Élodie Vaysse, le guide *Versailles, un château au féminin* propose de découvrir le château de Versailles en suivant les femmes qui l'ont marqué de leur empreinte. À travers des figures féminines, tantôt dans l'ombre, tantôt en pleine lumière, devinées grâce aux portraits, aux décors et aux objets, apparaît un

autre Versailles, original et parfois secret.

Nombre de pages : 176

Prix : 20 €

Coédition : château de Versailles - Réunion des Musées Nationaux

Disponible sur www.boutique-chateauversailles.fr, dans les boutiques du château de Versailles et dans toutes les librairies en France et à l'étranger.

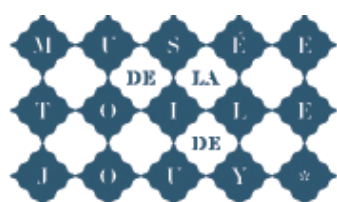
LE MUSÉE DE LA TOILE DE JOUY

Créé en 1977 et transféré en 1991 au château de l'Eglantine, le musée de la toile de Jouy est consacré à l'activité de la manufacture de Christophe-Philippe Oberkampf. Il retrace cette aventure extraordinaire qu'à représenter en Europe la diffusion, la fabrication et l'utilisation de ces toiles imprimées découvertes en Inde appelées « indiennes » et dont la production continue à inspirer la création contemporaine.

La toile de Jouy mérite d'être replacée à sa juste place. Dans la mémoire collective, elle évoque les scènes monochromes à personnages réalisées pour l'ameublement. Or, les « indiennes » ont représenté une multitude de décors polychromes, notamment floraux ou bien même abstraits, utilisés tant dans l'ameublement que dans l'habillement. Parmi les quelques 30 000 motifs créés par la manufacture de Jouy, seulement une centaine représentent des personnages.

En 50 ans, le musée de la toile de Jouy est parvenu à rassembler une collection exceptionnelle de plus de 10 000 pièces et s'enrichit régulièrement de nouvelles toiles issues de la manufacture et d'ailleurs, d'objets en rapport avec Christophe-Philippe Oberkampf et de tissus contemporains directement inspirés de ceux de Jouy-en-Josas. Ces typologies d'acquisition historique et décoratif sont complétées par une partie technique : rouleaux de cuivre et planches de bois évoquent les différentes techniques d'impression sur coton. Afin de développer un patrimoine de qualité et aussi exhaustif que possible dans le domaine du coton imprimé, le musée de la toile de Jouy recherche également des indiennes originales, source d'inspiration des artisans au XVIII^e siècle.

C'est notamment au Musée de la Toile de Jouy qu'est conservée une partie des toiles originales réimprimées pour l'appartement intérieur de Marie-Antoinette, dont la toile au Grand Ananas, véritable chef-d'œuvre de ses collections.



MUSÉE DE LA TOILE DE JOUY
Château de l'Eglantine
54 rue Charles de Gaulle
78350 Jouy-en-Josas
www.museedelatoiledejouy.fr

CONTACT PRESSE
Pauline Pirot
p.pirot@jouy-en-josas.fr
01 39 56 95 11



Fleurs et oiseaux sur fond de brindille, vers 1783, imprimé à la planche de bois à la Manufacture Oberkampf © MTDJ



La chasse à Jouy, vers 1815, imprimé à la planche de bois à la Manufacture Oberkampf © MTDJ

Ci-contre : Réimpression d'après la toile de Jouy dite « L'Ananas » conservée au Musée de la Toile de Jouy © Château de Versailles, S. Giles
Double page suivante : Le boudoir du second étage des cabinets intérieurs de la Reine © Château de Versailles, S. Giles
4e de couverture : Réimpression d'après une toile de Jouy dite « aux barbeaux » conservée au Musée de la Toile de Jouy © Château de Versailles, S. Giles







